

Reçu le 12/08/2018

Publié le 25/08/2018

**Boxe, Esthétique Et Politique Dans Les Romans De Banlieue
Boxing, Aesthetics and Politics in Suburban Novels****Christina HORVATH*¹**¹University of Bath, Grande-Bretagne**Résumé**

Selon un cliché répandu, le sport constituerait un débouché pour les jeunes résidents masculins d'origine postcoloniale des banlieues populaires en rupture avec l'école. Selon les sociologues Stéphane Beau et Gérard Mauger (2017, p. 11), la culture « anti-école » et les attitudes « macho-prolétariennes » contribuent à éloigner la jeunesse populaire « désouvriérée » d'un marché de travail de plus en plus marqué par la croissance des taux de scolarisation accompagnée d'inégalités persistantes quant à l'accès à une éducation de qualité. Alors que certains romans de banlieue mettent en scène des personnages footballeurs, on trouve un nombre croissant de récits qui s'approprient de la boxe pour en faire non seulement une métaphore de l'expérience collective d'une jeunesse populaire périurbaine en quête de maîtriser sa violence à la suite des émeutes de 2005, mais aussi une métaphore de la performance individuelle des écrivains qui traduisent cette expérience en œuvres littéraires, voire en un principe esthétique essentiel pour cette activité créative. Dans cet article, je me propose d'examiner quatre romans publiés entre 2006 et 2013 des auteurs Mohamed Razane, Rachid Djaïdani, Jean-Eric Boulin et Rachid Santaki, pour y explorer la figure du boxeur et le double usage de la boxe, à la fois comme métaphore et comme principe esthétique.

Mots-clés : banlieue, jeunesse périurbaine, violence, boxe, métaphore**Abstract**

According to a widespread cliché, sport is one of rare openings for young male banlieue residents of postcolonial origin who failed their education. The sociologists Stéphane Beau and Gérard Mauger (2017, p. 11) argue that 'anti-school culture' and 'macho-proletarian attitudes' contribute to marginalise post-working-class youths on a job market affected by the growing proportion of children in full-time education and the unequal access to quality education. While some banlieue narratives tend to focus on soccer playing characters playing, an increasing number of novelists use boxing not only as a metaphor for the collective experience of peripheral working-class youths trying to control their violence after the 2005 banlieue riots but also a symbol for the writers' individual performance translating this experience into literary works, or even an aesthetic principle inherent to their creative activity. This paper proposes to examine four novels published between 2006 and 2013 by Mohamed Razane, Rachid Djaïdani,

*Auteur correspondant: c.horvath@bath.ac.uk

Jean-Eric Boulin and Rachid Santaki in order to explore the figure of the boxer and the double use of boxing, both as a metaphor and an aesthetic principle.

Keywords: suburbia, suburban youth, violence, boxing, metaphor

Je boxe avec les mots, je boxe avec les mots. Débite mes vers sur le beat le poison coule à flots, Ärsenik, Quelques gouttes suffisent, 1998.

Introduction

Il existe un lien solide et durable entre le sport et la culture virile des quartiers populaires. De Bourdieu à Wacquant, de nombreuses études sociologiques ont démontré l'importance particulière du sport en tant que moyen d'ascension sociale pour les jeunes résidents masculins d'origine postcoloniale des banlieues populaires souvent en rupture avec l'école. Selon Beaud et Mauger, la culture « anti-école » et les attitudes « macho- prolétariennes » des quartiers urbains périphériques contribuent à éloigner la jeunesse populaire « désouvriérée » d'un marché de travail de plus en plus marqué par la croissance des taux de scolarisation et « l'égalisation jamais réalisée des chances scolaires » (2017, 11). Dans ce contexte marqué par le modèle néo-libéral, même si le sport ne sert pas toujours de débouché, il permet de construire des identités alternatives valorisantes. Ainsi la pratique de la boxe / boxe thaï dans des banlieues populaires favorise notamment la transmission de valeurs ouvrières telles que la solidarité et la discipline, permettant aux boxeurs d'acquérir un statut social reconnu au moins au niveau local (Oualhaci, 2014).

Notre communication se propose d'explorer le lien entre la boxe et l'imaginaire de banlieue en étudiant la présence durable et les différentes déclinaisons de la métaphore pugilistique dans les romans de banlieue. La présence de cette métaphore remonte aux années 1990s. On se rappelle tous de la scène emblématique de *La Haine*, qui montre Hubert, le plus composé des trois protagonistes du film, frapper torse nu dans un sac alors que Vinz et Saïd commentent en aparté : « il est super vénère. Ça fait au moins deux ans qu'il se bat pour la salle » (*La Haine*, 1995). Si l'incendie du gymnase pour lequel il s'est investi met Hubert en colère, le film laisse sous-entendre que la pratique de la boxe lui permet de mieux maîtriser sa violence grâce au fait d'avoir appris à la canaliser en boxant. À la fin de la même décennie, une chanson d'Ärsenik, groupe de rap formé en 1992 à Villiers-le-Bel, met en évidence que la boxe n'est pas uniquement une activité sportive populaire dans les banlieues. Les paroles de la chanson établissent un lien également entre le débit saccadé du rappeur qui scande ses paroles en appuyant les consonnes et en faisant sonner les rimes aux coups de poing destinés à sensibiliser la société à l'exclusion des jeunes des quartiers « difficiles ».

Nous partons du constat que la métaphore pugilistique offre différents ressorts narratifs aux écrivains qui « boxent avec leurs mots ». Elle leur permet notamment de s'appropriier le capital « d'autochtonie » dont jouissent les entraîneurs et les champions de boxe dans certains quartiers, de nuancer l'image stéréotypée de la jeunesse de banlieues représentée dans les discours dominants comme violente, d'exprimer la violence de la domination subie par la jeunesse des cités, et d'assurer la transmission d'anciennes valeurs ouvrières de la génération des pères à la génération des fils dans un contexte de « crise de reproduction » et de «

déstabilisation des modes de vie des classes populaires » (Beaud, Mauger, p. 7). L'analyse qui suit examinera tour à tour ces quatre éléments clés de la métaphore, en faisant allusion à une série de romans publiés entre 1994 et 2014. En effet, le plus littéraire des sports ne cesse de hanter les romans de banlieue depuis leur apparition dans les années 1990. Il occupe notamment une place proéminente dans la trilogie marseillaise de Jean-Claude Izzo publiée dans les années 1990 (Paris : Gallimard, « série noire »), dans *Dit violent* de Mohamed Razane (Paris : Gallimard, 2006), *Viscéral* de Rachid Djaïdani (Paris : Seuil, 2007), *Nous aurons de l'or* de Jean-Eric Boulin (Paris : Seuil, 2014) ou encore dans les polars de Rachid Santaki dont *Flic ou caillera* (Paris : Éditions du Masque, 2013). On le retrouve également dans *Vivre me tue*, un « pseudo roman beur » publié par Jack-Alain Léger sous le pseudonyme de Paul Smail (Paris : Balland, 1997).

1. Le capital « d'autochtonie »

Utilisé de manière récurrente mais erratique depuis les années 1990, le terme « littérature de banlieue », se réfère à une catégorie de texte à contenu variable selon les définitions, qui vont de tout récit / des récits de fiction traitant des banlieues populaires aux récits montrant les cités de l'intérieur, et même aux récits authentifiés par les origines banlieusardes des auteurs. Ils apparaissent au même moment où émergent, sous l'influence des films de banlieue comme *La Haine*, les paroles de rap, les romans beurs des années 1980 et les sketches ethniques, un ensemble de textes marqués par le regard social, une esthétique réaliste, un langage inspiré par l'oralité des cités et l'envie de dénoncer les clichés sur les jeunes des banlieues. Un des premiers romans de ce courant solidement ancré dans la culture urbaine des cités, *Boumkœur* (Seuil, 1999) de Rachid Djaïdani est préfacé par le groupe de rap Suprême NTM. La préface souligne l'authenticité de ce récit narré à la première personne dont le phrasé s'inspire autant du rap que du langage des cités : « Mais aujourd'hui, cette jeunesse se crée ses propres repères, sa propre culture [...] Le côté anecdotique, choisi par Rachid, pour raconter cette vie de quartier, rend son roman proche d'une authenticité qui n'appartient qu'à ceux qui naissent dans un bunker »².

Comme la plupart des rappeurs, beaucoup d'auteurs de ce courant tendent à afficher les marques de leur authenticité dans le paratexte de leurs récits, en se servant de la quatrième de couverture, de la préface, des remerciements ou d'une bande originale pour souligner leur association avec la culture urbaine des quartiers périphériques. En injectant du jargon de ce sport dans leurs textes, des auteurs comme Rachid Djaïdani et Rachid Santaki font montre et prolongent ce que Wacquant appelle leur « capital pugilistique » tout en consolidant leur « capital d'autochtonie » défini par Retière (2003) comme « une sociabilité de l'ancrage qui requiert nécessairement de l'ancienneté résidentielle ». Il est tentant de voir un parallèle entre le « capital d'autochtonie » des auteurs-boxeurs issus des milieux populaires et celui de leurs personnages, qui occupent différentes positions dans la hiérarchie de leurs salles de boxe respectives. Selon Oualhaci (*op. cit.*), cette position dépend d'une combinaison du capital pugilistique qui repose sur le niveau, le statut d'amateur ou de professionnel, l'expérience des combats, etc.) et du capital d'autochtonie déterminé par des facteurs tels que la réputation dans le quartier, le statut de la famille ou de la fratrie, l'insertion dans un réseau d'interconnaissance, les compétences extra-pugilistiques, voire l'appartenance ethnique. Ainsi, Lies et Jérémy Japin, les héros dans *Viscéral* et *Flic ou caillera*, sont des boxeurs charismatiques dont la légitimité repose sur leur expérience

² Rachid Djaïdani, *Boumkœur*, Paris : le Seuil, 1999, p. 7.

de la boxe. Le premier est entraîneur, éducateur sportif en prison, ancien champion bien intégré dans son quartier où il joue un rôle de « grand frère », tandis que le second est le champion du monde de boxe thaïlandaise des poids moyens à Saint-Denis.

Lies est d'origine algérienne, ses idoles Sugar Ray Leonard and Marvelous Marvin Hagler sont afro-américains (*Viscéral* : 22). En citant l'exemple de ces champions légendaires qui ont su s'imposer bien qu'issus d'un milieu ethnique et social défavorisé, Lies défie le fatalisme des jeunes boxeurs mais établit également une comparaison entre deux territoires de non-droits : les ghettos états-uniens et les banlieues françaises³ : « C'étaient des gars comme vous et moi. Ils venaient du ghetto. Mis à l'écart dans un pays où les Noirs ne valaient pas mieux que des clébards. La boxe les a sublimés et les a transformés en prophètes » (*Viscéral* : 22).

Jérémy Japin est universellement adulé par la jeunesse dionysienne qui rêve de devenir « Footballeur, rappeur, boxeur » (*Flic ou caillera*, 54). Son succès économique et sa célébrité internationale incarnent le modèle d'ascension sociale décrite par Bourdieu. D'autre part, l'adulation du champion de Saint-Denis contribue à consolider une identité locale qui s'avère plus forte que les divisions socioculturelles entre les fans, parmi lesquels on trouve autant de policiers corrompus que d'enseignants, d'élèves ou de membres de la pègre locale. Dans les deux cas, le savoir-faire pugilistique des personnages est doublé d'une légitimité acquise par leur ancrage dans « le ghetto ». Ainsi, malgré ses origines françaises, Jérémy Japin est célébré comme une superstar du ghetto, au même titre que les champions d'origine algérienne, burkinabé, congolaise ou camerounaise cités dans le roman : Cheick Kongo, Dida Diafat ou Dany Bill » (*Flic ou caillera*, 54).

Contrairement à ces deux personnages universellement respectés dans leurs quartiers, le héros boxeur de *Nous aurons de l'or* (2014) livre un âpre combat pour affirmer son « capital d'autochtonie ». Boulain, le seul auteur français de souche à avoir contribué au manifeste *Qui fait la France* (2017) met en scène un protagoniste de la classe moyenne qui vit dans un quartier pavillonnaire au Bourget et est le seul Français blanc dans la salle de boxe majoritairement fréquentée par la jeunesse ethnique des cités de Drancy. Ce boxeur cherche à se creuser une place à la cité en se frottant à la jeunesse multiethnique, notamment en se liant d'amitié avec Yacine et en courtisant Sabrina, une jeune Algérienne rencontrée dans la salle de boxe. Mais, même en devenant champion, il ne parvient pas à tout à fait effacer son statut d'intrus, ce qui, sans doute, contribuera à sa décision de s'exiler aux États-Unis.

2. Maîtrise de la violence

Wacquant (1995, 2010) et Oualhaci (2014) ont également montré l'importance de l'apprentissage de la boxe non seulement pour augmenter les capacités agonistiques des apprentis-pugilistes mais aussi pour « se forger une estime de soi et [obtenir] un statut de socialisation parmi les pairs » (Oualhaci, 822). Ce que Wacquant appelle « l'habitus » des boxeurs est un ensemble de dispositions acquises :

³ Des comparaisons systématiques du ghetto américain et de la banlieue, entreprises notamment par Didier Lapeyronnie, Loïc Wacquant ou Éric Maurin, ont montré que, quoique les banlieues ne satisfassent pas certains critères de définition du ghetto, marqué entre autres par la relative homogénéité des habitants, les habitants de la périphérie française sont désavantagés à plus d'un titre par rapport à d'autres tranches de la population française.

personne n'est boxeur de naissance (et moi encore moins que tous !) : l'entraînement des combattants est justement composé d'exercices physiques, de règles de vie ascétiques (tenant à la gestion de la nourriture, du temps, des émotions et du désir sexuel) et de jeux sociaux visant à leur conférer de nouvelles habiletés, de nouveaux schémas et désirs spécifiques au microcosme pugilistique (Wacquand, 2010, p. 115).

On trouve une illustration de ce procédé chez Jean-Claude Izzo, ancien rédacteur en chef du quotidien communiste *La Marseillaise* et auteur de trois polars – *Total Khéops*, *Chourmo* et *Soléa* (Gallimard, 1995, 1996 et 1998) – qui content les aventures de l'inspecteur Fabio Montale, responsable de la sécurité dans les banlieues des quartiers Nord. Montale tient plus de l'éducateur de quartier que du flic : il se passionne pour le rap, socialise avec les différentes générations d'immigrés habitant dans les cités et considère Marseille comme une communauté multiethnique accueillante et chaleureuse. Dans la triologie, la boxe est représentée par l'entraîneur Georges Mavros, ami d'enfance de Montale, qui tient une salle de boxe sur les hauteurs de Saint-Antoine et donne des cours aux jeunes du quartier. Il est rémunéré par la mairie qui préfère « voir les jeunes s'entraîner à boxer plutôt que foutre le feu aux bagnoles ou casser des vitrines » (*Soléa*, 107). Dans *Total Khéops*, Montale s'inquiète pour Driss, dont la sœur Leïla fut assassinée par un membre d'un groupe raciste. Le sachant vulnérable et impulsif, le policier le confie à Mavros qui le prend sous son aile et entreprend d'en faire un champion. Présentée comme un exutoire, la boxe lui permet de canaliser son indignation au sujet de la discrimination dont il fait l'objet à son travail⁴ et lui apprend à « recevoir des coups [...] encaisser [...] [t]enir, ne pas plier » (*Total Khéops*, 146).

Comme le remarque Oualhaci, l'apprentissage en salle repose sur la personne charismatique de l'entraîneur, dont la reconnaissance facilite le processus pédagogique et prédispose les boxeurs à se surpasser et prendre confiance en eux. Il montre que les entraîneurs sont davantage respectés que les professeurs ou les patrons et qu'ils transmettent non seulement des techniques de boxe mais également « des savoirs qui participent du style de vie des jeunes garçons de banlieues populaires » (Oualhaci, 823).

Viscéral, de Rachid Djaïdani, montre deux facettes de cet apprentissage. D'une part, on voit comment Lies enseigne la discipline et la maîtrise de soi à ses deux élèves, Teddy et Samir. D'autre part, le récit donne à voir l'entraîneur lui-même comme le résultat d'un processus d'apprentissage similaire entre les mains de Monsieur Mendoza, le propriétaire cubain de la salle de boxe. On apprend que c'est grâce à la discipline et aux victoires remportées que ce jeune boxeur apaisé a pu surmonter son traumatisme d'enfance : une attaque raciste d'un groupe armé de battes de baseball dont il a été victime alors qu'ils cueillaient des noix dans les champs avec son père :

La boxe, c'est son histoire d'amour, elle l'a rendu courageux, fort, humble, conscient qu'il lui aura fallu être champion pour se sentir respecté par une France qui, il n'y a pas si longtemps, s'empressait de renifler si sa paume sentait le gasoil d'un cocktail Molotov (Viscéral : 37).

Lies se hisse dans la hiérarchie locale en se forgeant grâce à la pratique de la boxe. Copropriétaire d'un taxiphone, il travaille comme éducateur sportif en prison et dans sa cité où

⁴ «Driss devait toujours faire ses preuves. Et n'oublie pas de dire oui monsieur, non monsieur. Et de fermer sa gueule en permanence, parce que, merde, quand même, c'était qu'un sale bougnoule. Pour le moment, il tenait bon ». Jean-Claude Izzo, *Total Khéops* (Paris : Gallimard, 1995) p. 47.

il assume également des fonctions d'un grand frère auprès des jeunes poulains fougueux. Ceux-ci ne pensent qu'à « enfile une paire de gants et casser le premier nez à portée de [leur] jab. Le job de Lies consiste à canaliser toute cette énergie destructrice pour la rendre poétique sur le ring » (*Viscéral* : 21).

Djaïdani se sert de la métaphore pugilistique dans le roman pour démentir les clichés sur les jeunes de banlieue dépeints dans les médias comme des brutes qui ont du mal à maîtriser leur violence. Vertueux et intègre, Lies refuse d'incarner un dealer maghrébin dans un film. Désireux de démentir les stéréotypes, il s'impose pour jouer le rôle du protagoniste du film : un policier. Ses rêves seront cependant pulvérisés lorsque que ses disciples, déçus par l'annulation de leur premier combat à Marseille (pour cause d'émeutes) mettent le feu au gymnase. Personnage exemplaire, Lies lui-même meurt assassiné lors du tournage du film. Son échec remet en question la possibilité d'une réussite par le sport et suggère qu'un jeune de banlieue finira toujours par être rattrapé par son milieu défavorisé, quelle que soit son excellence individuelle.

3. EXPRIMER LA VIOLENCE : CELLE DE LA DOMINATION

La troisième stratégie mise au point par les auteurs qui se servent de la métaphore pugilistique est celle de l'affirmation de la violence. En apparence, cette stratégie semble annuler l'idée du contrôle et consolider le cliché de la violence des jeunes banlieusards ethnicisés. L'exemple de *La Haine* semble avoir marqué l'imaginaire de la plupart des romanciers qui montrent sans exception des exemples où la violence l'emporte sur la discipline, entraînant la chute des personnages et annihilant le travail investi dans leur ascension sociale. Comme Hubert, qui perd le contrôle devant l'incendie du gymnase et l'assassinat de son ami, Samir et Teddy chez Djaïdani mettent le feu au gymnase lorsque Lies perd leur estime pour être sorti avec la sœur de Samir et n'avoir pu empêcher le suicide de son frère. Chez Santaki, le champion est mis à rude épreuve lorsque, dans une salle de gym, il rencontre un jeune qui se vante d'avoir tué son meilleur ami. Plutôt que de l'affronter sur le ring, Japin se venge sur lui en le percutant en voiture, loin de l'idéal fair-play enseigné par le sport. Chez Izzo, Mavros, qui a écopé d'un an de prison pour avoir frappé son entraîneur, ne détourne pas Driss de son idée de tuer le raciste qui a violé et assassiné sa sœur. Au lieu de cela, il aide Montale à couvrir le meurtre que tous les deux approuvent afin de sauver le jeune boxeur de la justice française qui ne verrait en lui « qu'un Arabe des quartiers nord tuant de sang froid [...] un Français, fils d'ouvrier » (*Total Khéops*, 196).

Mais dans aucun de ces romans la violence incontrôlée et incontrôlable n'occupe une place aussi centrale que dans *Dit violent* de Mohamed Razan. Le héros-narrateur, Mehdi, est champion d'Île-de-France de boxe thaïe qui fait du pugilat une métaphore puissante de l'écriture :

Il faut [...] que j'en parle, mieux, que je grave sur papier à la technique du boxeur thaï, high kicks, coups de genoux [...] Les mots, il faut que je les balance comme je balance mes poings et mes jambes sur le ring [...] du punch bien lourd et qui sonne [...] des mots qui suintent les nerfs [...] qui me rongent le corps (*Dit violent*, 11-12).

Comme le titre du roman l'indique, le protagoniste souffre des bouffées de colère qu'il arrive à peine à contenir. Pour se soulager, il se lance dans des tirades enflammées contre les causes de son mal-être : les médias, les sociologues, le père violent qu'il a tué sans préméditation, son

psychologue, les videurs des boîtes qui lui refusent l'entrée ou les agents de l'ANPE qui le traitent de haut. Si un corps « sculpté au combat », la maîtrise des techniques de boxe et la kalachnikov dont il vient de faire l'acquisition pour venger un ami défiguré par la bande rivale lui permettent d'inverser temporairement les rapports de force, il ne s'agit que de victoires éphémères. La société dont il dénonce la violence finit toujours par avoir le dernier mot : « on me dit violent mais qu'en est-il de ce système [...] qui compte parmi les premières puissances économiques du monde tandis que dans mon immeuble HLM c'est le tiers-monde ? » (*Dit violent*, 37).

Le roman incite le lecteur à remettre en question la justice officielle alors que le recours à la force paraît acceptable s'il s'agit de « violence justifiée ou encore de justice violente » (*Dit violent*, 37). Si l'idée de régler ses comptes soi-même au lieu de laisser l'État redresser les torts n'est pas neuve, le héros qui se saisit d'une mitrailleuse et se dirige vers le quartier voisin pour régler le compte du gang adverse marque pourtant l'avènement d'une ère de violence sans précédent dans laquelle les banlieues s'engouffrent au milieu des années 2000 (Moran 2015).

4. ASSURER LA TRANSMISSION D'ANCIENNES VALEURS OUVRIÈRES

Finalement, le pugilat est utilisé dans les romans comme une métaphore de la transmission des valeurs ouvrières menacées de disparition par la fragilisation du modèle social français que Vincent Bruckel décrit ainsi :

Au temps des « blousons noirs » ou des « loubards », les pratiques agonistiques des bandes de jeunes (les « bagarres ») servaient de préliminaires à l'entrée dans le monde du travail. C'est ainsi que les jeunes passaient symboliquement du côté des adultes, en devenant de « vrais hommes ». La brutale désindustrialisation, au tournant des années 1980, a interrompu ce processus de virilisation pour et par le travail. Sans autre espace d'affectation, les jeunes des classes populaires les moins dotés financièrement et scolairement n'ont pas d'autre possibilité, [...] que d'investir les diverses formes de « culture de rue » (2017, 24).

Dans beaucoup de romans urbains français, la figure de l'entraîneur devient un symbole puissant de la transmission d'une sociabilité ouvrière virile et solidaire qui se perd progressivement en raison de la transformation du marché du travail par le chômage de masse, la précarité croissante, la dévalorisation des titres scolaires et le déclassement des jeunes. L'entraîneur cubain dans *Viscéral* rappelle d'autres figures des années 1990s comme le Grec Mavros des romans d'Izzo et l'espagnol Monsieur Luis dans *Vivre me tue*, autobiographie fictive publiée en 1995 par le romancier Paul Smaïl, pseudonyme de Jack-Alain Léger. Comme Lies dans *Viscéral*, Paul tire son endurance morale de la pratique de la boxe à laquelle il a été initié dès l'enfance par l'entraîneur hispanique que connaissait son père après s'être fait racketter à l'école et humilié par le chef d'établissement en guise de compensation. Ces entraîneurs, eux-mêmes issus de vagues précédentes de l'immigration, entraînent de jeunes boxeurs maghrébins et noirs, en leur transmettant un savoir-vivre ouvrier « illégitime » qui, faute d'emplois d'ouvriers virils, stables, et accessibles, leur tient lieu de socialisation et d'intégration et leur apprend la survie et l'adaptation dans un milieu hostile fait de contrôles de faciès et de discriminations socio-ethniques⁵.

⁵ Au sujet de l'exclusion qui frappe les Français d'origine immigrée de la nation, voir, entre autres, Gilles Kepel, *Banlieue de la République* (Paris : Gallimard, 2011), Alec G. Hargreaves, *Multi-ethnic France* (London : Routledge, 1995) ou Loïc Wacquant, *Paria urbains : ghetto, banlieue, État* (Paris : La Découverte : 2005).

Il ressort de cette analyse que, depuis les années 1990, la représentation de la boxe dans les romans n'a cessé d'évoluer. D'une part, il s'agit sans doute d'une transformation qui reflète celle des banlieues. Selon Kokoreff et Lapeyronnie, les cités sensibles ont assisté à une montée considérable de la violence, à la paupérisation des classes moyennes, au développement d'une économie souterraine et à la stigmatisation croissante de leurs habitants— à laquelle les vagues successives de politiques urbaines ont également contribué dans une certaine mesure⁶. Les sociologues affirment que, depuis le début des années 2000, la banlieue est entrée dans un nouvel âge : celui de la ghettoïsation. Le ghetto est une forme particulière d'organisation sociale qui est construit de l'extérieur « par la relégation, la pauvreté, la ségrégation raciale et l'isolement social », mais aussi de l'intérieur « par le travail d'adaptation collectif des habitants aux conditions qui leur sont faites » (Kokoreff et Lapeyronnie, p. 13). Or, dans les structures symboliques fabriquées par les habitants pour se protéger des blessures infligées par la société, la boxe occupe une place centrale. Associée tour à tour aux minorités ethniques, à la population multiculturelle des cités, et aux émeutiers qui ont recouru à la destruction violente des infrastructures dans leur quartier pour exprimer leur indignation, l'image de la boxe semble intimement liée à une idée autonome de la justice. Elle exprime avant tout une méfiance à l'égard des autorités, qui ne sont plus considérées comme les garants fiables de la justice. Dans un contexte de ségrégation où le principe d'égalité sonne de plus en plus creux, la boxe devient un symbole de la justice réinterprétée par les résidents qui se transforment eux-mêmes en justiciers pour se défendre et veiller à ce que leurs persécuteurs soient punis. Le nombre important de personnages qui se servent des techniques de la boxe pour se venger sur ceux qui les ostracisent, plutôt que de les utiliser pour maîtriser leur force, atteste d'une telle radicalisation.

D'autre part, l'usage du noble art comme une métaphore de la révolte dans un contexte de vide politique renforcé par la crise de la démocratie représentative est une hypothèse qui mérite également d'être examinée. Les interprétations divergentes des émeutes de 2005, 2007 et 2012 par différents commentateurs a révélé que ces soulèvements populaires ressemblaient au cinéma muet dans la mesure où chaque spectateur pouvait y imposer sa propre bande son⁷. S'il est vrai que les émeutes n'avaient pas de leaders élus ni d'agendas politiques clairement définis, l'accusation qu'elles n'avaient « rien à dire » reste cependant contestable. La stratégie adoptée par les romanciers de « boxer avec leurs mots » peut alors être interprétée comme une tentative de superposer au film muet des banlieues leur bande son dont la violence imite le rap d'Ärsenik : « la violence j'crache la mort, j'accuse, arrache la muselière cache, j'mâche plus mes mots je lâche des bombes »⁸

⁶ À propos de la contribution des politiques urbaines à la stigmatisation des banlieues et leurs habitants, voir Edward Soja, *Seeking Spatial Justice* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2010), Mustafa Dikec, *Badlands of the Republic* (London : Blackwell, 2007) et Sylvie Tissot, *L'État et les quartiers* (Seuil : Paris, 2007)

⁷ Voir Michel Kokoreff, « The Political Dimensions of the 2005 Riots » in David Waddington, Fabien Jobard and Mike King (ed.), *Rioting in the UK and France : A Comparative Analysis* (Cullompton : Willan Publishing, 2009), p.150.

⁸ Ärsenik, « Je boxe avec mes mots » in *Quelques gouttes suffisent* (Hostile Records, 1998).

Bibliographie

- BEAUD S et MAUGER G (dir), 2017, *Une génération sacrifiée? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Editions rue d'Ulm.
- BOURDIEU Pierre , DAUNCEY H et HARE G, 1998, 'The State, Economics and Sport', *Culture, Sport, Society*, 1 (2), p. 15-21.
- BRUCKEL V, 2017, « Hassan, 'un vieux jeune' entre la génération des hommes du fer et celle des jeunes précaires », BEAUD S et MAUGER G (dir.), *Une génération sacrifiée? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Editions rue d'Ulm, p. 21-33.
- COLLINET C, 2002, Le sport dans la sociologie française, *L'année sociologique*, 52 (2), p. 269-295.
- KAHMA N, 2012, "Sport and social class : The case of Finland", *International Review for the Sociology of Sport*, 47 (1), p. 113-130.
- KOKOREFF M et Lapeyronnie D, 2013, *Refaire la Cité*, Paris, Seuil.
- KOKOREFF M, 2009, "The Political Dimensions of the 2005 Riots", in WADDINGTON David, JOBARD Fabien and KING Mike (ed.), *Rioting in the UK and France : A Comparative Analysis*, Cullompton, PUBLISHING Willan, p. 147-156.
- JAVERLHIAC S et BODIN D, 2016, « La 'mauvaise réputation' ou la violence comme moyen de renversement du stigmate », *Loisir et Société*, 39 (2), p. 238-257.
- MAURIN E, 2004, *Le Ghetto français : Enquête sur le séparatisme social*, Paris, Seuil.
- MORAN M, 2015, « Comparaison des causes et significations sous-jacentes aux émeutes françaises de 2005 et aux émeutes anglaises de 2011 », *Agora*, n° 70, p. 11-125.
- OUALHACI A, 2014, « Les savoirs dans la salle de boxe thaïe. Transmission de savoirs, hiérarchies et reconnaissance locale dans une salle de boxe thaïe en banlieue populaire », *S.A.C. Revue d'Anthropologie des Connaissances*, 8 (4), p. 807-832.
- PONIEWAZ K-A, 2011, "Ghettos of the Mind : Sport, Global Marginality and Social Imagination in Banlieue noire", *Modern and Contemporary France*, 19 (4), p. 399-415.
- RETIERE J-N, 2003, « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, 16 (63), p. 121-143.
- SILVERSTEIN P, 2000, "Sporting Faith : Islam, Soccer, and the French Nation-State", *Social Text*, 65 (4), p. 25-53.
- VIDELIER P, 1992, « La Construction d'une Culture Ouvrière », *French Politics and Society*, 10 (1), p. 25-42.
- WACQUANT L, 1995, "The Pugilistic Point of View : How Boxers Think and Feel about their Trade", *Theory and Society*, 24 (4), p. 489-535.
- WACQUANT L, 2010, « L'Habitus comme objet et méthode d'investigation. Retour sur la fabrique du boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 184 (4), p. 108-121.

Corpus

- BOULIN J-E, 2014, *Nous aurons de l'or*, Paris, Seuil.
- DJAÏDANI R, 2007, *Viscéral*, Paris, Seuil.
- IZZO J-C, 1995, *Total Khéops*, Paris, Gallimard.
- IZZO J-C, 1996 *Chourmo*, Paris , Gallimard
- RAZANE M, 2006, *Dit violent*, Paris, Gallimard.
- SMAÏL P, (LEGER J-A), 1997, *Vivre me tue*, Paris, Balland.
- SANTAKI R, 2013, *Flic ou caillera*, Paris, Éditions du Masque.